LA PRISE DE TOULON,

FAIT HISTORIQUE,

EN UN ACTE ET EN PROSE
(pièce non jouée)

Composée à Marseille, avec les renseignemens les plus détaillés, la rélation la plus authentique, & la connaissance du caractére & du génie des hommes qui ont coopéré à cet événement mémorable.

L'Auteur, pour plus d'exactitude, s'est transporté sur les lieux.

Par MITTIÉ fils ex-Commissaire National du Comité du Salut Pubic de la Convention, & Rédacteur du Journal de Marseille.

A Marseille, le 7 nivose, l'an second de la république francaise, une & indivisible.

A MARSEILLE,

de l'Imprimerie Républicaine de JEAN MOSSY.

L'AN SECOND DE LA RÉPUBLIQUE.



PERSONNAGES.

FRERON.
BARRAS.
RICORD.
SALICETTI.
ROBESPIERRE (le jeune.)
BEAUVAIS.
} Repréſentans du Peuple.

LE GENERAL LAPOYPE, Commandant au ſiège de Toulon.

LA CITOYENNE LAPOYPE.

FANNY, ſa fille.

GALIBERT, Adminiſtrateur du Département des Bouches-du-Rhône, condamné aux galères par le tribunal populaire.

LE GÉNÉRAL LANGARA, Général des Eſpagnols.

LE MARQUIS DE SOMBREUIL, fait ridicule, dans le genre des ci-devant gens de qualité, connus à Paris ſous le nom *de pa-ole d'honneur*, parce que c'eſt leur manière ſotte & affectée de prononcer *ma parole d'honneur*.

FRANÇOIS, ſon domeſtique.

LA DUCHESSE DE CRUSSOL.

LA PRÉSIDENTE DE LATOUR.

LA BARONNE DE TOPPE.

LE CHEVALIER DE CAZALÉS.

UN SANS-CULOTTE.

Pluſieurs Muſcadins & Muſcadines.

Troupes de Soldats Républicains.

Troupes de Sans-Culottes.

Le Tḗâtre repréſente un ſallon richement orné.



PREFACE.

Un excès de Modeſtie, dont on a acquis le droit de pouvoir ſe paſſer, quand on a rendu à la liberté d'auſſi importans ſervice, que l'ont fait *les Repréſentans du peuple, dans les Départemens méridionaux*, les a porté à empêcher la repréſentation de cet ouvrage pour la ville de Marſeille.

Tous les bons citoyens ſont invités à obtenir leur agrément, pour laiſſer jouer une pièce utile à la propagation de l'eſprit public.

La Commiſſion Municipale l'a déjà approuvée.

Instruction pour les Acteurs.

Il faut donner les rôles de Représentans du Peuple aux Acteurs doués du physique le plus imposant & de l'organe le mieux timbré.

Même observation pour les Généraux.

Le rôle de la citoyenne Lapoype doit être rendu par l'Actrice douée de l'accent le plus sensible & de la voix plus touchante.

Le rôle du Marquis de Sombreuil a besoin d'être très-soigné. Il appartient à un acteur accoutumé à jouer les petits maîtres, & dont le ton prête au ridicule.

Cazalés est un rôle que peut jouer un Acteur accoutumé à l'emploi des rôles à Manteau & des financiers.

L'Aide-de-camp, Vincent, doit être rendu par un homme accoutumé à faire des récits.

En général tous les Acteurs sont invités à apporter le plus grand soin & le zèle le plus actif à la représentation d'une pièce utile, par son influence patriotique, puisqu'elle consacre l'époque la plus mémorable de la Révolution, & la plus décisive pour le sort de la Liberté.



LA PRISE DE TOULON,

FAIT HISTORIQUE, EN UN ACTE ET EN PROSE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS DE SOMBREUIL, LA DUCHESSE DE CRUSSOL.

(*Ils entrent par le fond du théâtre.*)

Le Marquis de SOMBREUIL.

COmment, Ducheffe, perfonne encore ici! nulle perfonne exacte au rendez vous, pas un évêque, pas un noble.... mais à quelle heure donc, veut-on fe mettre à table ? *ma parole d'honneur*, c'eft affreux de fe faire attendre auffi long-tems ; & à votre place, je m'en fâcherais tout de bon.

LA DUCHESSE.

Il eft vrai qu'il eft déjà tard, & que le raffemblement a lieu plutôt ; mais il faut préfumer que des objets importans, quelques combinaifons militaires retiennent les hommes.... quand aux femmes, les billets du matin, les foins de la toilette, les importuns qui viennent demander protection, tout cela abforbe un temps confidérable; il n'eft pas de jour où je ne l'éprouve moi-même. Mais, dites-moi donc, Marquis, avez-vous vu transférer, aufort la Malgue, *ce prétendu Repréfentant du Peuple*, ce fcélérat, ce régicide.... Bauvais, en un mot ?

LE MARQUIS.

Si je l'ai vu ?... Ah ! rien au monde, (excepté le plaifir d'être auprès de vous, Ducheffe) rien n'aurait pu me priver d'un tel fpectacle. Les monftres nous ont bien affez fait de mal, pour que nous jouiffions de leur difgrace.

LA DUCHESSE.

Quelle était fa contenance ? eft-il toujours audacieux ?...

LE MARQUIS.

Comment, audacieux !... mais *d'honneur*, c'eſt inconcevable. Imaginez-vous que ce coquin-là criait, encore dans les rues : *Vive la Liberté* ! *Vive l'Égalité* ! *Vive la République* ! Auſſi les ſoldats indignés lui ont craché à la figure, l'ont couvert de boue d'ordure. Ah ! c'était plaiſant, *en vérité*. J'en ris encore quand j'y penſe.

LA DUCHESSE.

Mais pourquoi différer ſon ſupplice ? pourquoi ne pas donner ce grand exemple au peuple ? a-t-on beſoin pour cela d'une procédure ? qu'importent les formes ? n'eſt-il pas aſſez criminel, par cela ſeul qu'il a voté la mort de ſon roi ! Vous verrez que ce monſtre nous échappera, comme ſon complice Bayle ; vous verrez qu'il ſe donnera la mort, pour s'éviter la peine d'aller ſur l'échafaud.

LE MARQUIS.

Ah ! ſi nous étions les ſeuls maîtres ici, il y a longtems qu'il aurait été expédié ; car, *en honneur*, l'exiſtence d'un pareil ſcélérat eſt un crime, un outrage à toutes les lois. Mais les puiſſances craignent la repréſaille : Ces gueux de ſans-culottes leur ont pris beaucoup dôtages, & les Anglais ſur-tout ſont très-réſervés, depuis la priſe du général Ohara.... (*Il tire ſa montre.*) *Déjà midi, déjà midi* ! *C'eſt une négligence dont on n'a pas idée. Je déſeſpère du ſort de l'Empire*, quand je vois qu'on n'eſt pas plus exact aux rendez-vous. Ma fois, je vais chez la Préſidente ; vous devriez, de votre côté, envoyer quelqu'un de vos gens chez la Baronne. (*on entend un grand bruit.*) Mais les voici, je crois.

LA DUCHESSE.

Préciſément ; Cazalés eſt avec eux.

SCENE II.

Les mêmes, LE CHEVALIER DE CAZALÉS, LA PRÉSIDENTE DE LATOUR, LA BARONNE DE TOPPE. *Pluſieurs Muſcadins & Muſcadines.*

LA DUCHESSE.

AH ! vous voilà enfin ! Je déſeſpérais preſque d'avoir le plaiſir de vous réunir aujourd'hui.

CAZALÉS.

Les apparences ſont contre nous Ducheſſe, mais un motif puiſſant eſt notre excuſe.

LE MARQUIS.

Et quel eſt-il encore ! car, *en vérité*, nous devons le connaître. On ne peut pas ſe faire attendre de cette manière.

CAZALÉS.

C'eſt l'impatience de connaître le réſultat de la négociation.... (*Avec myſtère.*) Vous ſavez ſans doute, qu'on a envoyé un agent auprès des généraux, Lapoype & Dugomier, pour eſſayer de les corrompre.

LA DUCHESSE.

Eh bien ! les avons-nous gagnez ?

CAZALÉS

Hélas ! non. On dirait qu'ils s'étaient concertés pour faire une même réponſe.

» Allez, vil ſuborneur, ont-ils répondus l'un & l'au» tre, allez, ni l'ambition, ni la cupidité, ni ſur notre » ame ; elle ſera toujours impaſſible à tout autre paſ» ſion qu'à celle de la Liberté. . » Tel eſt leur langage, & je ne puis m'empêcher d'avouer, *entre-nous*, que cette loyauté eſt admirable.

LE MARQUIS.

Comment ? on ne les a pas même décidés à traîner le ſiège en longueur ?... Mais c'eſt leur intérêt cependant, & cela nous aurait donné le tems d'attirer ici des forces encor plus impoſantes.

CAZALÉS.

Rien.... encore une fois, rien n'a pu les fléchir ; & cette fermeté, de la part de Lapoype, m'étonne d'autant plus que ſon épouſe eſt notre ôtage ; & qu'il ne peut ſe diſſimuler que ſon refus la livre au ſort le plus affreux.

LE MARQUIS.

Mais c'eſt inconcevable : ces coquins-là ont de l'énergie. *Ma pa-ole d'honneur*, je crois que c'eſt un délire.

LA DUCHESSE.

Cette nouvelle m'affecte horriblement.... & malgré votre extrême confiance, je crains bien qu'ils ne ſoient les plus forts. Tenez, ils ſe battront en déſeſpérés.

La Baronne de TOPPE.

Ah ! vous voilà toujours craintive & décourageante !

LA DUCHESSE.

Je raiſonne malheureuſement, d'après des exemples. Car enfin qu'avons-nous fait depuis trois campagnes ? nous n'avons pas même pu garder les places que nous avions achetées à prix d'argent....

LE MARQUIS.

Comment, ce que nous avons fait ? comptez-vous donc pour rien la priſe de Valenciennes, de Condé, du Queſnoy, celle de Toulon ?.... Pour moi je vois bien autrement que vous, et je parierais.... tout ce *que je poſſède*, qu'avant deux mois nous ferons jouer, à Paris, *Richard cœur de lion*. Oui, nous touchons au moment de la gloire ; tout va

rentrer dans l'ordre ; & la noblesse française, défendue par des héros aussi vaillans que nous, va recouvrer son antique splendeur.

LA PRÉSIDENTE.

J'espère bien que sous quinze jours, au plus tard, le parlement sera réinstallé à Aix. Parvenus-là, quel obstacle à nos succès ? Il n'y a, sur la route, aucune place forte ; & nous recruterons une foule de mécontens qui, soyez en bien sûr, n'attendent que notre arrivée pour se rallier au bon parti.

LA DUCHESSE.

Je voudrais me livrer à une si douce espérance ; mais je ne puis me défendre, malgré moi, d'un pressentiment funeste.

LE MARQUIS.

En verité, Duchesse, si nous étions moins braves, vos réflexions seraient dangereuse. Par bonheur, notre courage est à toute épreuve.

CAZALÈS.

Allons, c'est s'entretenir d'une crainte chimérique. Tout va bien : le peuple est pour nous. Nos fidèles agens lui ont fait entendre que si le parti de la *Montagne* avait le dessus, il n'existerait plus de sûreté pour les biens, ni pour les personnes ; & que l'injustice & la violence, érigées en vertus, porteraient par-tout, la dévastation, l'incendie, le meurtre & le pillage.... Livrons-nous donc, sans crainte, aux plaisirs de la table, faisons trêve aux débats politiques ; & convenons que le premier qui les rappellera sera soumis à ne boire que de l'eau !

LE MARQUIS.

Proposition d'yvrogne... fi donc, mon ami, fi donc, c'est le ton de la canaille. Ah! *d'honneur* tu m'étonnes pour un homme comm'il faut !....

(*La Duchesse sonne : les Deux battans du fond de l'appartement s'ouvrent. Six valets, revêtus d'une superbe livrée, apportent une table pompeusemennt servie ; au milieu s'élève un plat de biscuits représentant une potence. On lit, écrit en lettre de sucre blanc,* pour les Maratistes.) *Aux deux extrêmités de la table sont également deux pyramides en biscuits. Sur l'une est cette inscription :* Journée du 17 Juillet, au champ de Mars ; sur l'autre on lit ; Journée du 21 Juin. *Tous les convives se placent autour de la table.*)

LE MARQUIS.

Parbleu, Duchesse, si l'ordonnance du déjeuné vous appartient, il faut convenir qu'elle prouve la sublimité de votre génie. Qu'en dites-vous, Présidente ?

LA PRÉSIDENTE.

Rien n'est mieux entendu, en effet ; & l'on peut dire que les déjeuners de la Reine n'ont jamais été conçus dans un meilleur esprit. J'aime sur-tout le choix des époques que ces

inscriptions

inscriptions nous rappellent. Journée du 17 Juillet au champ de Mars... Journée du 21 Juin ! en vérité on ne pouvait mieux choisir ; & je voudrais qu'on célébrât un service funèbre en mémoire des Bailli, des Brissot, des Vergniaud : en un mot, de tous ceux à qui nous les devons, & que la Convention nationale a fait périr sur l'échafaud. Quand à la potence qu'on voit s'élever ici, *pour les Maratistes* ; ce supplice est trop doux pour des hommes aussi criminels. Heureusement que le parlement réparera bientôt cette erreur.

(*On entend le bruit du canon.*)

LA DUCHESSE.

Ah, grand Dieu voilà quelque attaque. Allons, messieurs, à vos postes. Il faut savoir sacrifier ses plaisirs, quand il s'agit de défendre la Monarchie & la Religion.

LE MARQUIS.

Laissez donc, Duchesse, le canon vous effraye ! Mais, en vérité, votre santé en souffrira. Ne l'entendez-vous pas à toute heure du jour ? Ne savez-vous pas qu'à chaque instant il y a des escarmouches ? Ah ! ah ! je vous le répete, vous finirez par tomber malade ; & d'honneur j'en serais navré.

CAZALÈS.

Le Marquis a raison, & je suis d'avis d'expédier le déjeuner. (*Il mange & boit avec précipitation. Plusieurs autres suivent son exemple.*)

LA DUCHESSE.

Je vous l'ai déjà dit, messieurs, je crains, & je n'ai pas tout à fait tort de présumer que c'est une attaque, puisqu'on nous l'annonce depuis quelques jours.

(*Le bruit redouble.*)

LE MARQUIS.

Mais vous n'y pensez pas, en vérité ; comment, vous croyez à ces bruits !... Ce sont des ruses de guerre, ça... Ces coquins, nous attaquer !... ah ! mon Dieu, ils s'en donneront bien de garde ; & quand cela ferait, que craignez vous ? est-ce que des Sans-culottes peuvent être redoutables ? Dix Anglais, dix Espagnols ne battraient-ils pas cent Républicains ? Vous craignez une attaque ! & moi je la désire, ma *parole d'honneur*, nous en aurions plutôt fini avec cette vile canaille.

SCENE III.

Les mêmes. FRANÇOIS, *accourant d'un air essoufflé.*

AH ! Messieurs, Messieurs courez donc à la défense de la Place ; l'ennemi est déjà maître des postes les plus importans.

LE MARQUIS.

Fausse alerte que ça ! c'est impossible. Prends bien garde ; maraud ; si tu nous en imposes , je te ferai périr sous le bâton. Voyons , raconte-nous ce que tu sais.

FRANÇOIS.

Eh bien , Monsieur , vous saurez que rien ne résiste à l'ardeur des troupes républicaines ....

LE MARQUIS.

Ma pa-ole d'honneur , je soupçonne ce coquint-là d'être patriote !...

FRANÇOIS.

Elles ont attaqué , en même-tems , la Redoute anglaise , le Fort Rouge , le Fort Pharon , et la victoire leur est restée sur tous ces points ; elle a été un moment indécise ; mais ils ont sauté dans les retranchemens. La terreur s'est emparée des Espagnols , des Piémontais , des Anglais , des Napolitains. Un grand nombre a pris la fuite ; le reste a été exterminé ou fait prisonnier. Enfin , l'ennemi occupe , dans ce moment , l'Aguillette , Bailignier , Malbosquet , la Redoute Blanche , la Redoute St. Antoine , & s'avance sur la Croix-des-Signaux. Le découragement est tel , que la plupart des habitans se disposent déjà à prendre la fuite ; l'on dit même assez haut , que la flotte va sortir du port , & se mettre à l'entrée de la grande rade , pour y appareiller , faire voile & partir. Je cours tout observer , & je serai prompt à vous instruire.

SCENE IV.

LA DUCHESSE , CAZALÈS , LE MARQUIS.

LA DUCHESSE.

EH bien , Messieurs , avais-je tort ? mes pressentimens étaient-ils fondés ? Balancerez-vouz encore à aller encourager les troupes par votre présence ? En vous montrant à leur tête , vous ranimerez leur valeur , & il ne sera peut-être pas impossible de vaincre.

CAZALÈS.

Cet avis serait bon ; mais nous sommes nécessaires au conseil.

LE MARQUIS.

Cela est vrai ; il faut bien réfléchir aux mesures à prendre.

LA DUCHESSE.

Eh , Messieurs ! voilà donc le résultat de tant de beaux projets ! Vous vous dites des chevaliers Français ! les défenseurs du trône !... Mais que faites-vous donc pour mériter ces titres ? Au lieu d'affronter les périls , au lieu de donner l'exemple du courage , vous voulez attendre lâchement le sort d'un combat !... L'ennemi est aux portes , & vous délibérez !

SCENE V.

Les mêmes. FRANÇOIS, *accourant.*

SAuvez vous, ſauvez-vous ; il n'y a pas une minute à perdre. Tous les Forts ſont au pouvoir de l'ennemi, excepté celui de *la Malgue*, que les Anglais ſe propoſent déjà d'évacuer. Sauvez-vous, ou vous allez être ſurpris.

(*On entend le tocſin & la générale.*)

Chacun examine le moment où il n'eſt pas obſervé & s'enfuit à la dérobée. La Ducheſſe reſte.

SCENE VI.

LA DUCHESSE, *ſeule.*

QUelle déſertion ! quelle lâcheté ! Hommes faibles & puſillanimes ! C'eſt ainſi que vous défendez une ſi belle cauſe ! Voilà l'énergie que vous dévellopez dans une ſi grande occaſion ! Ah ! c'eſt maintenant que je reconnais la faibleſſe de vos moyens, & la turpitude de votre ame.

(*On entend des cris* : Sauvons-nous, ſauvons-nous.)

Ciel ! les cris redoublent ! hâtons-nous de profiter du ſeul moment favorable ;....

SCENE VII.

(*Tout-à-coup le théâtre change & repréſente une place de la ville. Au fond eſt la mer ; on y voit des vaiſſeaux & des chaloupes. Les cris de* ſauvons-nous, voilà l'ennemi, *ſe font entendre dans toute la place. On voit une foule d'habitans munis de paquets, ſe précipiter dans des chaloupes ; de ce nombre ſont la Ducheſſe & tous les convives qui étaient chez elle.*)

(*On entend deux fuſillades & des cris.*)

SCENE VIII.

GALIBERT ET QUELQUES PATRIOTES.

GALIBERT.

MEs amis, j'ai eu le bonheur de briſer mes chaînes : ces chaînes que m'avait impoſées, ſous le régime odieux des ſections, le tribunal de ſang que l'ariſtocratie avait créé à Marſeille. Je les ai briſées, ces chaînes, en trompant la vigilance de mes gardiens. Le premier uſage de ma liberté ſera pour ma patrie. Je connais vos ſentimens ; ils ſont purs comme les miens. Nous ſommes dignes de nous réunir. Allons, profitons de la terreur qui s'eſt emparée, de ces lâches eſclaves ; procurons-nous des armes ; arrachons, s'il ſe peut, quelques victimes à la ſcélérateſſe de nos ennemis ;

forçons quelques portes ; ouvrons un passage à nos libérateurs ; servons la République.

UN SANS-CULOTTE.

Oui, Galibert, oui, nous nous réunissons à toi ; nous seconderons tes vœux ; mais prenons bien garde à nous envelopper du mystère ; les tyrans n'ont pas encore pris la fuite. Craignons leurs surveillance. Craignons-la, non pas pour éviter la mort qu'ils ne manqueraient pas de nous faire subir, (des républicains savent la braver), mais pour ne pas être réduits à l'impossibilité de servir la patrie.

GALIBERT.

Oui, sans-doute, il faut frapper nos coups dans le secret; pour les frapper d'une manière sûre. Quittons ces lieux ; recrutons le petit nombre ~~de nombre~~ de patriotes que récélent encore ces murs infâmes ; mais sur-tout observons toutes les démarches de l'ennemi. Bientôt il sera terrassé.

Le même SANS-CULOTTE.

Je n'ai jamais déséspéré du courage des républicains ; je sais qu'il n'est rien dont ils soient capables : mais je ne puis me défendre d'un sentiment de crainte sur le dénuement d'armes où nous sommes. Marseille pourra-t-elle nous en procurer ? car, une fois que ces brigands auront été chassés d'ici, il ne faut pas perdre du temps pour les poursuivre. La liberté de la mer nous est indispensable.

GALIBERT.

Tu crains de manquer d'armes ; mais tu n'as donc jamais entendu parler des Atteliers révolutionnaires établis à Marseille !... Tu ne sais donc pas que nous avons dans cette ville, *un Lambert*, *un Nouet*, *un Lejourdan*, tous les trois membres de la Commission municipale, & qui surveillent avec un zèle infatigable les travaux publics. Avec des tels hommes, à la tête des administrations, la chose publique ne peut pas souffrir. Mais le général Espagnol s'avance avec quelques-uns de ses satellites : dérobons-nous à leurs regards.

(*Ils ont l'air de se disperser & se retirer, cependant du même côté.*)

SCENE IX.

LE GÉNÉRAL LANGARA,

(*A quelques Officiers qui le suivent.*)

AMis, nous sommes forcés à la retraite : tâchons qu'elle soit honorable ; mais, mais surtout, qu'elle soit plus funeste qu'utile à l'ennemi. Ravissons-lui tous ses moyens de défenses. Incendions l'Arsenal, tous les magasins à cordages & à voiles, tous les vaisseaux que nous ne pourrons pas amener avec nous : faisons sauter les forts ; &

que leur explofion engloutiffe cette armée criminelle. N'épargnons pas fur-tout le *Thémiftocle*, ce vaiffeau infecté par trois cent prifonniers patriotes....s qu'ils foit le premier dévoré par les flammes; que ces monftres y trouvent le fupplice qu'ils ont mérité; qu'on démoliffe enfin, à l'inftant même, toutes les batteries du fort *la Malgue* qui donne fur la mer, & qui pourraient nous inquiéter dans notre fuite.

UN OFFICIER ESPAGNOL.

Mais que ferons-nous de madame Lapoype, la femme d'un des généraux ennemis; la fœur de Fréron, ce prétendu Repréfentant du peuple! il ne faudrait pas perdre cet ôtage: je l'apperçois avec fa fille; elle femble nous obferver. (*On voit en effet, la citoyenne Lapoype & fa fille, fortir d'une maifon fituée fur la place, & chercher à ne pas être apperçue.*

LE GENÉRAL L'ANGARA.

Occupons-nous d'abord des mefures les plus importantes. Cette femme ne nous échappera pas, volez: faites exécuter mes ordres.

(*A l'inftant ces Officiers fe difperfent, & l'incendie des vaiffeaux commence. On voit les malheureux détenus fur le Thémiftocle, lutter contre les flâmes, & s'y fouftraire prefque tous.*)

SCENE X.

LA CITOYENNE LAPOYPE, FANNY, fa fille, âgée de cinq ans.

LA CITOYENNE LAPOYPE.

JE touche enfin à ce moment heureux du triomphe de ma patrie, de l'affermiffement de la liberté. La valeur républicaine a répandu l'épouvante dans l'ame des efclaves: ils fuyent; ils fe dérobent à la vengeance nationale; ils vont confier à la mer le foin de cacher leur honte & leurs forfaits. Ah! de quels doux tranfports mon ame eft agitée!... Pourquoi faut-il qu'à cette ivreffe vienne fe mêler la crainte de perdre l'époux le plus chéri, le frère le plus tendre! qui fait s'ils n'auront pas péris victimes de leur courage? qui fait encore fi ces lâches Anglais ne m'entraîneront pas dans leur fuite, comme une victime de plus à facrifier?... Si je pouvais échapper à ce fort affreux!... Si je pouvais, à l'aide du défordre & de la confufion qui regnent, m'abriter dans une chaloupe, & voler à la rencontre de ces deux puiffans protecteurs! L'entreprife eft hardie, fans doute; elle eft périlleufe, l'explofion des vaiffeaux que les tyrans viennent d'incendier, peut m'engloutir; l'ennemi peut me furprendre; un guide infidèle peut me trahir..... Mais n'importe, il faut tout braver: dût la mort être le prix de mon dévouément, je la préférerai encore au fupplice affreux de

rester au pouvoir des despotes. (*A sa fille.*) Oui, mon enfant, ma chère Fanny, il faut partir, il faut éviter le spectacle révoltant des dernières horreurs que la tyrannie exerce : nous le devons à la liberté ; nous le devons à la nature.

FANNY.

Oui, ma bonne maman, oui, courons vîte à la rencontre de mon pere & de mon oncle. Courons les embrasser. Il y a bien long-temps que nous n'avons eu ce plaisir.

On voit redoubler dans ce moment le feu des vaisseaux.

LA CITOYENNE LAPOYPE.

(*tournant ses regards du côté de la mer.*)

Les dangers augmentent à chaque instant, l'incendie fait des progrès rapides, les flâmes semblent nous menacer... Mais rien ne m'intimide & je cours accomplir mon projet.

(*Elle enlève sa fille, & se jette, avec elle, dans un canot, à travers les flâmes & l'explosion de la Tour rouge.*)

SCENE XI.

La fuite des Anglais annonce que l'on a perdu l'espoir de défendre la Ville... Toutes les boutiques sont fermées.... Personne ne paraît dans les rues.... Les troupes de la République entrent.... Le soldat se livre au pillage, enfonce les portes, & se répand dans les maisons.... Après quelques instans de désordre.... Les cinq Représentans arrivent.... Ils voient le pillage avec douleur....

SCENE XII.

LES CINQ REPRÉSENTANS.

FRÉRON (*aux soldats.*)

Que faites-vous ? Citoyens, est-il possible que des Républicains qui viennent de braver avec moi & les embûches de nos ennemis & les chemins périlleux des mines & des batteries masquées, puissent perdre, en un instant, le fruit de tant de gloire.... Vous vous livrez au pillage.... C'est donc ainsi que vous soutenez l'honneur du nom francais....

UN SOLDAT.

Ces effets appartenaient à des scélérats.....

(*Quelques murmures parmi les soldats.*)

FRÉRON.

Oui, sans doute, ce ne sont pas les propriétés de contre-révolutionnaires que je prétends défendre.... Mais ce que je défends, c'est votre propre gloire, c'est le nom de républicain, c'est l'intérêt de vos frères blessés, que leur bouillant courage a précipité à travers les hazards.... Ces valeureux combattans reçoivent, en ce moment, les

secours d'un art bienfaisant ; & vous voudriez les priver de la juste indemnité de leurs souffrances.... Certes, si jamais le courage pouvait être mis à prix, ce serait quand la nation accorde elle-même une récompense aux actions glorieuses.... Écoutez donc ma voix.... Tous les effets des infâmes Toulonnais vont être mis en dépôt ; ils seront vendus au profit de l'armée ; & la munificence nationale sera également repartie sur tous. (*les soldats s'arrêtent.*) S'il se pouvait que leur produit n'assurât pas à chacun une juste indemnité ; je vous promets au nom du peuple que nous représentons, (& je ne crains pas d'être désavoué par la Convention....) je vous promets *trois millions....* la nation ne sera jamais prodigue..... *Nous avons l'Espagne devant nous.*

Les soldats paraissent frappés de ce raisonnement, (ils s'arrêtent.)

BARRAS.

Votre obéissance, à la voix de mon collègue, m'annonce que vous n'êtes pas moins sages que courageux.... Tout est possible à des hommes libres ; & puisque vous êtes infatigables, je vais encore marcher à votre tête. (*à un aide-de-camp.*) Vincent, que l'on selle 50 chevaux. Je vais conduire mes dragons dans tous les postes où il peut rester des ennemis cachés, nous ne laisserons pas un seul coin de terre, & nous allons bientôt revenir avec un immense butin des Royalistes & de contre-révolutionnaires.

Barras part à la tête de plusieurs dragons.

SCENE XIII.

ROBESPIERRE.

Ces mesures sont sages & révolutionnaires ; mais il faut que la vengeance nationale s'appésantisse incessamment sur tous les traîtres.... La punition d'un peuple libre est prompte & terrible.... Nous allons organiser une commission militaire, chargée de connaître de tous les crimes de contre révolution.... Le procès sera bientôt fait, la trahison est avérée.... Ils sont pris les armes à la main ; & si l'échaffaud est trop lent, au grès de notre vengeance, nous avons des fusils & des canons.

Ils sortent plusieurs.

RICORD.

Chacun ici se partage l'honorable emploi de sauver la chose publique, selon les grandes circonstances où nous nous trouvons.... Il faut songer à tout. Rien n'échappe à l'œil vigilant du républicain ; moi je vais visiter les magasins, veiller aux subsistances, découvrir celles qu'on peut avoir laissées, ainsi que le trésor qu'ils ont oublié dans leur terreur panique... Je vais m'occuper de la garde du port & de la défense des Côtes. Rien n'est capable d'épuiser nos forces, nous sommes infatigables... Nous suf-

firons à tout, nous nous multiplierons, & *dans quel endroit périlleux pourrait-on ne pas trouver un représentant du peuple ?*... Venez avec moi, braves amis ;.........

Ils partent.

SCENE XIV.

FRÉRON, *reste seul avec quelques officiers.*

LAPOYPE & SALICETTI, (*arrivent.*)

(*Ils s'embrassent avec Fréron.*)

SALICETTI.

Eh bien ! mon cher général, nous sommes donc maîtres de cette Ville infâme.... Nous la devons à des sages dispositions, aux talens des généraux, & sur-tout à l'ardeur de nos républicains... Sous un roi on fait la guerre.... Dans une République on ne fait que vaincre.....

LAPOYPE (*vivement.*)

Dans une république on fait mieux que de vaincre ; on fait dompter la nature.... J'ai étouffé la voix qui me criait, arrête..... *Tu égorges ton épouse*..... Je l'offre en sacrifice à ma Patrie.

FRÉRON.

Ah ma fœur ! il ne fera pas dit que vous ayez balancé un instant dans mon cœur les intérêts de ma Patrie.... vous me pardonnerez de l'aimer plus que vous.............

UN AIDE-DE-CAMP, (*au général.*)

Ah mon Général ! bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! Votre épouse, la citoyenne Lapoype ; eh bien ! Elle n'est pas perdue pour vous. D'après vos ordres, nous avions cherché dans sa maison, peine inutile ; apprenez que, pour se soustraire à la rage de ses ennemis, elle s'était embarquée..... Figurez-vous cette intéressante épouse, qui porte dans ses flancs le gage précieux de votre amour, voguant, ça & là, au milieu d'une pluie de boulets & de bombes, tâchant de gagner un rivage protecteur, au moment de l'explosion terrible de la Bombarde.... Le crayon se refuge à peindre un semblable tableau.... Mais que puis-je vous dire qui vaille un seul de ses embrassemens... Elle est sauvée... Le génie de la liberté protège ses victimes... Elle va arriver... Mais la voici.

SCENE XV.

(*A l'instant la Citoyenne Lapoype se jette dans les bras de son époux, ensuite dans ceux de son frère.*) (*La parole expire sur leurs lévres.*) *Un instant de silence.*

LAPOYPE.

Oh ! mon épouse.

(*Ils embrassent leur enfant.*)

FRÉRON.

FRÉRON.

Ah! ma sœur.

LA CITOYENNE LAPOYPE.

Je n'ai de force que pour sentir.... Ce moment de jouissance est plus délicieux, que n'ont été cruelles, les peines que j'ai endurées.... Après une crise aussi terrible où la nature semble s'abymer, qu'il est doux de *retrouver son ame*, de s'abandonner aux mouvemens de son cœur.... Et de revoir dans les traits d'un époux chéri, le plus ferme soutien de la liberté.

SCENE XVI.

Les mêmes, UN SANS-CULOTTE, (*accourant.*)

Voici encore une illustre victime du despotisme, & de la scélératesse de nos ennemis....

(*Il amène Beauvais.*)

(*Tous s'empressent autour de lui.*)

BEAUVAIS.

La lumiere, ô ciel, je revois le soleil. Mes frères sont vainqueurs.... Ma patrie vengée terrasse le despotisme.... Mes chaines sont brisées.... La vue de mes compagnons d'armes, des cris d'allégresse succèdent au silence des tombeaux, aux horreurs d'un cachot..... Quel passage subit de la mort à l'existence.... ô France! ô ma Patrie! ô ma République! Je souffrirai encore à ce prix les angoisses d'une longue captivité.... Fréron? Lapoype? Salicetti? ô mes Libérateurs! la reconnaissance nationale se chargera de ma dette....

(*Ils se confondent dans des embrassemens mutuels.*)

LE SANS-CULOTTE.

Mon Général, & vous Représentans.... Vous êtes épuisez de fatigue.... Vous vous sacrifiez. Mais les Sans-Culottes veulent que vous viviez pour votre gloire . . . pour la patrie. . . . . entrez dans cette maison, c'est celle qu'a habité cette intéressante épouse la citoyenne Lapoype.... C'est la seule de Toulon, où ait respiré l'innocence.

FRÉRON.

Eh bien, nous allons goûter quelques instans de repos.... Entrons dans cette maison.... Qu'un arbre de la liberté soit planté à la porte.... Qu'on y lise pour inscription... *Ici s'arrêtèrent les Représentans du peuple.* Cet asyle sera respecté.... Le reste de cette ville n'offrira qu'un monceau de cendres & de débris; la main de la vengeance nationale effacera jusqu'aux moindres vestiges de Toulon, & l'on cherchera bientôt, en lisant les crimes des Toulonnais, où ces conspirateurs auront pu reposer leur tête coupables. (*Ils entrent.*)

Alors les Sans-Culottes vont chercher l'arbre de la liberté.... Ils le plantent avec pompe à la porte des Représentans, avec cette inscription : Ici s'arrêtèrent les Représentans du peuple. (*Ils entrent.*)

SCENE XVII.

Les mêmes, BARRAS, les Dragons.

BARRAS, (*à la tête des Dragons.*)

EH bien...! Sans-Culottes, je ne vous avais point promis en vain; en voici des conſpirateurs....! Où ſont mes collègues?

UN SANS-CULOTTE.

Ils ſont entrés dans cette maiſon....

BARRAS.

Je vais les trouver... (*Il va pour entrer.*) Vous, Vincent, gardez quelques inſtans ces lâches ennemis du peuple; dans ce moment la commiſſion militaire décide de leur ſort.... Dans peu vous connaîtrez leur jugement. (*Il rentre.*)

SCENE XVIII.

VINCENT, LES PRISONNIERS.

VINCENT.

Eh bien vils ſcélérats, votre eſpérance eſt bien déçue....! La République triomphe.

UN D'ENTRE EUX.

Nous ne voulions que ramener la paix & le bon ordre.

VINCENT.

Eh bien! Vous ne vous trompiez pas, vous avez réuſſi...: Vous ramenerez la paix, parce que vous avez fourni au peuple français l'occaſion de déployer une énergie invincible; vous ramènerez l'ordre, parce que le véritable ordre ſur la terre eſt le triomphe de la vertu ſur le crime, c'eſt-à-dire, la punition des traîtres...

SCENE XIX.

Les mêmes, UN MEMBRE DE LA COMMISSION AU PEUPLE.

TOus ces conſpirateurs ſont jugés... Menez-les à la place voiſine, chargez vos fuſils, & vengez le peuple outragé.

(*On les amène.*)

Galibert & le Sans-Culotte reſtent en ſcène quelques minutes. Après on entend un feu de file roulant & un cri univerſel.

GALIBERT ET LE SANS-CULOTTE.

Vive la République... & périſſe le crime!

SCENE DERNIERE.

(*On ouvre les croisées de la maison où sont les Représentans du peuple.*)

LES REPRÉSENTANS paraissent à un balcon.

FRÉRON, *prend la parole.*

Citoyens, au lieu de nous abandonner au repos; nous venons de rendre justice au courage des Républicains français : nous venons d'écrire à la Convention, pour lui apprendre l'heureux succés de nos armes ; la fuite des Toulonnais, des Anglais, & de tous les ennemis de l'humanité.... Nous avons, sur-tout, fait le tableau de tous les actes de bravoure & d'héroïsme des Républicains que nous commandions.... Robespierre, le frère de l'immortel défenseur du peuple, qui porte le même nom, part à l'instant, pour annoncer à la Convention, que le Midi est sauvé ; il va se concerter avec le Comité de Salut public, sur les opérations de la campagne, pour savoir quel est le pays que nous allons subjuguer le premier !. Nous terminons notre lettre par annoncer que nous avons mis en réquisition tous les Maçons des environs. . . & que sous quinze jours, Toulon sera rayé du sol français .. Le génie de la liberté plane sur nous. Malheur aux royalistes, guerre aux tyrans, paix aux chaumières, & VIVE LA RÉPUBLIQUE.

(*La toile tombe.*)

FIN.

414